

préoccupation du recrutement chez les supérieurs : je voudrais bien savoir si l'on blâme aussi le laboureur qui prélève sur sa récolte le meilleur de son grain, afin d'ensemencer ses terres au retour du printemps. Loin de jeter le blâme aux chefs d'Ordres, je serais plus porté à compatir à leurs peines : quel souci pour eux d'avoir à conserver intactes leurs œuvres, à combler sans cesse les vides que fait la mort, à faire droit à de nouvelles demandes, à décharger ceux sur qui pèse, par suite du petit nombre, un fardeau trop lourd, à supprimer le malaise que cause infailliblement dans les Communautés le surcroît des occupations ! Par la culture des vocations, vous rajeunirez votre Institut, vous étendrez son action bienfaisante, vous soulagerez l'âme de vos pères.

Les difficultés du temps présent.

Toutes ces raisons, je le sais, valent pour tous les temps. Dites aussi qu'elles vous étaient connues. Je ne regrette pas cependant de les avoir fait passer de nouveau sous vos yeux ; car il y a des vérités et des devoirs que nous ne méditons jamais assez. Mais toutes ces considérations prennent à l'heure présente une importance qui ne peut manquer de vous toucher. La lutte est de tous les siècles : mais vous savez qu'elle prend en ces dernières années un caractère d'acuité extrême. Les événements se précipitent, et nous marchons à grands pas vers la ruine des choses passées et vers la naissance d'institutions

nouvelles. Quelle cause gagnera dans la désorganisation qui se fait ? Ce sera celle qui possédera la vie la plus intense. L'intensité de la vie dans l'Église catholique, c'est la pureté de la foi, c'est la fermeté des principes, c'est l'ardeur conquérante du zèle ; mais c'est aussi la puissance numérique de son armée. Voilà pourquoi l'obligation de susciter des vocations d'apôtres ne s'était jamais imposée aussi rigoureuse que de nos jours.

Si le recrutement ne fut jamais plus nécessaire, jamais par contre il ne fut plus difficile. Autrefois les vocations surgissaient comme par enchantement : la source coulait spontanément et à pleins bords. A la foule qui se pressait d'elle-même aux abords du cloître et du sanctuaire, il suffisait d'ouvrir les bras. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Attendre serait trop peu : il faut aller au-devant des âmes ; il faut les aider à se dégager des entraves qui les arrêtent. Laissez-moi vous dire quels obstacles rencontre en ce moment l'œuvre des vocations sacerdotales et religieuses.

Obstacles au recrutement des vocations.

Le petit nombre des enfants.

Le première difficulté vient du *petit nombre des enfants*. Chacun sait que la natalité diminue d'une façon inquiétante dans notre pays. Le fait préoccupe à juste titre notre patriotisme : car c'est une menace pour notre indépendance nationale. Quelle qu'en soit

la cause, un affaiblissement de la race ou un égoïsme criminel, il en résulte pour le clergé et pour les Ordres religieux un sérieux obstacle au recrutement. Dans certaines régions françaises, il n'y a presque plus d'enfants ; si on en compte un ou deux au foyer, les parents refuseront obstinément de les donner à Dieu ; élevés le plus souvent dans un bien-être amollissant, ils sont rarement propres aux sacrifices de l'austérité religieuse. D'où viennent les prêtres, les religieux, les missionnaires que donne encore la France ? Ce sont, pour la plupart, des fils de nos provinces chrétiennes, de la Bretagne, de l'Auvergne, du Rouergue, du Velay, du Vivarais, de la Savoie, de la Lorraine, de la Flandre et de l'Artois : là, les pères regardent comme une bénédiction du ciel les nombreux enfants qu'ils élèvent ; là, les pères se sentent honorés que Dieu daigne prélever pour l'Église la dîme sur leurs enfants ; là, on aime les enfants autant qu'ailleurs et mieux qu'ailleurs, mais on s'estime heureux de les céder à Dieu. Priez pour que le mal n'envahisse point ces généreuses populations : tant que la foi leur restera, elles auront les joies de la fécondité et la puissance du nombre.

Les progrès de l'enseignement laïque.

Les progrès de l'enseignement laïque créent une difficulté nouvelle. Je n'ignore pas que, malgré la persécution légale, nos écoles congréganistes se sont développées partout : elles sont plus nombreuses et elles ont plus d'élèves qu'autrefois. Je n'ignore pas

non plus que nos collèges catholiques sont prospères, et que la classe aisée reçoit en grande partie son éducation de prêtres dévoués. Cependant je n'hésite pas à dire que l'enseignement laïque est en progrès. Il peut être en progrès sans même qu'il compte aujourd'hui plus d'élèves qu'autrefois. En effet, autrefois l'instituteur laïque était chrétien : il faisait de sa tâche une œuvre toute chrétienne, il donnait de précieuses leçons morales, et son exemple prêchait la pratique religieuse. En tout cas, dans son école comme dans celle du Frère, on apprenait à connaître et à aimer le Christ, à respecter et à servir l'Église. Aussi je ne m'étonne pas que d'excellentes vocations religieuses aient pu éclore dans ce milieu propice. J'ai sous les yeux la lettre d'un vieil instituteur qui, en vingt ans d'enseignement dans une école mixte, a vu naître et réussir une vingtaine de vocations religieuses. Aujourd'hui, l'école laïque n'est plus cela : si elle est neutre, comme le veut la loi, le maître ne peut plus infuser l'amour des choses chrétiennes, il ne peut plus déposer dans les âmes d'enfants les précieux germes de la vocation ; si, loin d'être neutre, l'école devient antireligieuse, les enfants sortent sceptiques, railleurs, sectaires parfois, du moins antipathiques à toute idée de vocation.

Or, ne voyez-vous pas que ce nouvel état de choses enlève à l'Église une bonne part de ses anciennes recrues ? Sans doute, des écoles et des collèges de l'État il sortira quand même de belles âmes et des vocations généreuses : j'en connais des exemples ;

mais ce sera toujours en petit nombre. De la sorte, on peut affirmer que le recrutement du clergé et des Congrégations est réduit à se faire dans nos écoles et dans nos collèges catholiques. L'exposé qui précède permet de la conclure ; en examinant la population des séminaires et des noviciats, il est aisé de le constater expérimentalement. Dans les patronages que l'initiative des prêtres de paroisse ouvre aux enfants des écoles laïques, on pourra en partie remédier au mal que je signale ; mais on y possède les enfants si peu de temps, et il est si malaisé de suppléer à la fois la formation chrétienne de l'école et de la famille, qu'il serait téméraire de promettre un grand succès en faveur du recrutement des vocations.

Faiblesse des tempéraments.

C'est donc dans le contingent de nos œuvres catholiques que l'Église espère recruter son armée. Il est beau ce contingent, je l'avoue ; les statistiques nous donnent à ce sujet de grandes consolations. Mais, si le champ est vaste, pensez-vous que la récolte puisse être riche ? Sous le souffle desséchant qui passe sur nous, que je crains la stérilité ! Qu'il est difficile que la vocation germe dans le cœur même de nos élèves ! Voulez-vous en être convaincu ? Considérez l'état physique, intellectuel et moral de la plupart de ces enfants.

Au point de vue *physique*, les natures ne sont plus si saines qu'autrefois. A part certaines régions françaises, où les corps sont robustes et les santés vi-

goureuses, vous constaterez que les tempéraments s'affaiblissent, s'amollissent, deviennent plus énervés, à la fois plus irritables et plus revêches à l'effort. Quelle qu'en soit la cause, c'est un fait. Et de ce fait il résulte une sorte d'incompatibilité avec la vie religieuse ; ces santés délicates exigent des ménagements infinis ; l'austérité des règles est un fardeau trop pesant ; la monotonie d'une vie renfermée serait exaspérante ; l'amour du bien-être et des satisfactions sensibles est insatiable. N'est-il pas juste aussi d'ajouter que l'habitude des jouissances mondaines établit dans l'organisme même des tendances qui rendent presque impossible l'accomplissement des vœux de religion ? Vous en connaissez de ces natures viciées qui ne sont plus aptes à la profession religieuse.

Le mal intellectuel.

Le mal *intellectuel* est plus profond encore. Ne croyez pas que ce soit toujours en vertu d'un acte de foi que les parents nous confient leurs enfants : souvent des intérêts divers ont motivé leur démarche. En toute hypothèse, les enfants nous arrivent pétris de l'esprit de leur siècle : et vous savez que l'esprit de ce siècle est rationaliste et naturaliste. Même chez les hommes où vit la foi, on trouve la trace de ce naturalisme. Voyez quels en seront les effets désastreux.

Aux yeux de l'enfant, la profession religieuse n'apparaît plus comme la profession la plus noble,

la plus séduisante : il la dédaigne comme une chose qu'on laisse aux hommes d'esprit borné et de volonté faible. Ne savez-vous pas que l'enfant veut être ce qui lui apparaît le plus grand, le plus honoré, le plus lucratif ? Je dirai même que, jusqu'à vingt ans, c'est par la noblesse de la profession que le jeune homme se laisse émouvoir. Quand le sacerdoce apparaissait dans un rayonnement d'une beauté toute divine, nombreuses étaient les âmes qui le voulaient embrasser. Depuis que, par les manœuvres infernales de nos ennemis, il a paru défiguré et digne d'ignominie aux regards du peuple, combien d'enfants seraient honteux d'y aspirer ! Et si je parlais de l'humble vie du religieux, ne trouverions-nous pas une aversion plus grande encore ?

Que la vocation religieuse paraisse avilissante, c'est affaire d'impression. Mais le mal est plus profond. Il y a dans la plupart des âmes du temps présent un fond de scepticisme désolant. C'est le résultat de la propagande savamment organisée de la mauvaise presse. Tout le monde lit : les mauvais livres et les mauvais journaux ont empoisonné presque toutes les maisons. Aussi les parents n'ont plus cette foi naïve et forte dont les enfants étaient nourris autrefois : désormais, les enfants eux-mêmes subissent de bonne heure des crises intellectuelles redoutables. Croyez-moi, il y a dans nos écoles et dans nos collèges d'innombrables victimes de ces tempêtes intérieures. Comment, après un tel naufrage dans la foi, de pauvres âmes pourraient-elles

prendre des engagements qu'une foi très vivante et très assurée peut seule conseiller ?

L'affaiblissement moral.

Ce mal de l'esprit est d'autant plus dangereux qu'il est encore aggravé par l'état *moral*. Ai-je besoin de vous apprendre que, par suite des mauvais exemples, des mauvais spectacles, des mauvaises lectures, des mauvaises rencontres, la corruption est très précoce dans les générations actuelles ? Quelle peine il faut se donner pour que la gangrène des âmes entamées ne se communique pas aux âmes encore intactes ! Le mal est entretenu par la cause même qui l'a produit, la mollesse dans l'éducation, la recherche fiévreuse du plaisir, l'horreur de toute contrainte. Comment des fruits si gâtés seraient-ils encore susceptibles de l'intégrité religieuse ? Comment des âmes si molles aimeraient-elles et rechercheraient-elles le sacrifice ? Comment les appâts séducteurs du monde n'exerceraient-ils pas sur elles une irrésistible fascination ?

Cependant ne faisons pas le tableau trop sombre. Il se rencontre dans nos œuvres des âmes d'élite : il y a des esprits sains, où la foi est restée inviolable ; il y a des cœurs qui sont restés purs en passant à côté de toutes les fanges ; il y a des âmes dégoûtées des attraits du monde, affamées de pénitence, de sacrifice et de dévouement. Mais je sais que les maîtres sont sujets à l'illusion : ils croient trop aisément à la perfection de leurs élèves. J'ai voulu seulement leur dire : « Prenez garde ; il y a moins d'âmes naïves que

vous ne le pensez ; il y a plus de naufragés que vous n'en connaissez : veillez, veillez, et priez. »

L'opposition des parents.

Puisque, par la grâce de Dieu, il reste encore des enfants qui échappent au mal, nous aurons des vocations. D'ailleurs Dieu s'en mêle ; car, avons-nous dit, il ferait de nouvelles créatures plutôt que de laisser périr ses œuvres. Mais devant ceux que l'attrait divin pousse au dedans du cœur, de nouveaux obstacles surgissent au dehors. La première barrière à renverser sera *l'opposition des parents*.

Je comprends cette opposition de la part des parents sans foi : elle peut être sincère et désintéressée : pour eux, la vie religieuse est un contre-sens sinon une comédie qu'ils ne peuvent approuver. Mais ce qui ne peut se comprendre, c'est l'opposition des parents chrétiens. Ne devraient-ils pas être honorés de faire à Dieu le don d'un enfant ?

Les chrétiens restent toujours plus ou moins esclaves du monde et de ses préjugés. Aux uns il semble que leur enfant sera perdu pour eux, s'il devient prêtre ou religieux : grave erreur, puisque la foi et l'expérience démontrent qu'un enfant appartient d'autant plus à sa famille qu'il est moins engagé dans l'amour du monde et dans les affaires du siècle. D'autres regardent l'état sacerdotal ou religieux comme un avilissement : ils n'ont pas assez de foi pour s'élever au-dessus des influences de leur milieu. D'autres craignent la note infamante de cléricanisme :

ils ont trop de respect humain pour tolérer dans leur maison la robe noire du religieux. Peut-être l'avarice est-elle, pour plusieurs, une conseillère perfide.

Tous ces motifs déterminent à mettre mille entraves aux vocations : ce sont des retards qu'on impose, des épreuves qu'on veut faire subir, des conditions onéreuses qu'on exige. Si l'on compte de nombreuses vocations qui se sont affermies dans cette tentation, il y en a plus encore qui ont sombré. Dire qu'une vocation est sans valeur dès lors qu'elle ne résiste pas à l'épreuve, c'est une erreur : autant vaudrait dire que les bourgeons n'eussent pas donné de fruits, dès lors qu'ils se sont laissé flétrir par le vent glacé du nord. Telle plante qui eût grandi et fructifié dans une chaude atmosphère périra sous un ciel inclément.

Les entraves du pouvoir.

Les *pouvoirs publics* ont trouvé que, malgré les difficultés du milieu, la grâce faisait encore de trop nombreuses conquêtes. Inspirés par des sectes impies, ils ont pris les moyens de faire avorter les vocations : ne pouvant tarir la source, ils ont résolu d'en corrompre les eaux.

En effet, il est établi désormais que, dans la pensée de la franc-maçonnerie, le service militaire obligatoire pour les jeunes Frères et les jeunes clers devait agir comme un élément de corruption. L'expérience avait établi, hélas, que presque aucun jeune homme

ne résiste aux tristes conséquences du désœuvrement de garnison et de la fascination du vice ! D'un autre côté, il est certain que la pureté des mœurs est une condition essentielle pour qu'on aime et pour qu'on puisse porter les devoirs de la cléricature et de la profession religieuse. Il y avait donc toute chance de voir échouer dans la boue la plupart des vocations. — Je ne dirai pas que nous n'avons subi aucune perte de ce chef : je ne dirai pas non plus que ces pertes ne sont pas à regretter : car combien d'âmes ont péri dans le danger, qui auraient pu se conserver à l'abri ! Mais, d'une façon générale, les plans de l'ennemi ont été déjoués. Ni les noviciats, ni les séminaires n'ont vu leurs rangs s'éclaircir : les écoles normales de l'État ont seules subi le contre-coup de ce stupide désir d'égalité. Cependant, il reste vrai que la loi militaire est une entrave à notre recrutement.

Faut-il ajouter les tracasseries incessantes dont on nous poursuit ? Des lois d'exception nous frappent dans nos ressources pécuniaires ; tout emploi public est refusé aux religieux, comme si, sous l'habit de bure, ne battaient pas des cœurs français ; pour diminuer notre influence, on nous retire tout patronage, on nous laisse impunément traîner dans la boue. Il semble que nous devions sur toute la ligne être traités comme une caste de parias, afin que personne n'ose plus s'affilier encore à une troupe que la société officielle rejette de son sein. Sans doute, ces procédés n'arrêtent pas l'élan de toutes les âmes que

Dieu appelle : mais qui dira les effets pernicieux que de tels procédés produisent sur l'esprit public ?

Difficultés de la formation religieuse.

Je vous signalerai enfin un dernier obstacle : *la formation religieuse*. Une statistique bien étonnante, c'est la comparaison du nombre des jeunes gens qui se présentent et du nombre de ceux qui aboutissent. Que, dans un espace de dix ans, on compte tous les enfants qui sont reçus dans les petits séminaires avec le désir formel d'être prêtres, et les jeunes prêtres qui reçoivent l'ordination : on sera surpris que tant de vocations se soient perdues sur le chemin : souvent il n'y a qu'un seul prêtre pour six essais. Qu'on fasse le même calcul pour les noviciats religieux, surtout si l'on y comprend les juvénats et les petits noviciats : on constatera de même que les résultats acquis supposent de très nombreuses tentatives.

La formation religieuse est à la fois si longue et si pénible ! Je ne m'en plains pas, mais je comprends qu'elle éloigne beaucoup d'âmes. Celles qui n'avaient pas une vocation sérieuse ne peuvent résister à l'épreuve ; les âmes molles ne peuvent tenir la carrière ; les soldats indisciplinés sont rejetés hors de la troupe : il n'arrive au but que les cœurs persévérants et forts. Il faut s'en réjouir : car c'est une garantie de valeur pour l'armée de l'Église. Mais ne voyez-vous pas ce qu'il faudra conclure à propos du sujet qui nous occupe ? Si, sur cinq ou six vocations qui se déclarent, une seule doit aboutir, quel zèle ne

devrez-vous pas dépenser pour en accroître le nombre ?

De tout ce que j'ai dit, c'est une résolution de zèle, et non pas une pensée de découragement, qui doit naître en votre âme. En effet, ce serait lâcheté de conclure : « Puisqu'il y a tant d'obstacles, mieux vaut ne pas se mettre tant en peine des vocations. » Ayant bien compris, et l'obligation qui s'impose à vous et les difficultés qui s'y rencontrent, vous devez dire au contraire : « Précisément parce que c'est difficile, je veux y donner tous mes soins. Une œuvre non entravée peut marcher seule : une œuvre devant laquelle se dressent tant de barrières a besoin du secours de mon bras. » C'est notre plus beau titre de noblesse qu'une si grande cause ne puisse se passer de nous.

A qui s'impose l'obligation de cultiver les vocations ?

La culture des vocations est une œuvre d'une si haute portée sociale, qu'elle s'impose à tous les chrétiens sans exception. Nous sommes tous solidaires dans la conservation, dans le développement des œuvres de l'Église. Ne craignons pas de le dire souvent aux fidèles eux-mêmes. Peut-être sont-ils exposés à voir deux parts dans la société chrétienne : la portion cléricale et religieuse qui a mission de travailler à la diffusion de l'Évangile, l'assemblée des fidèles qui n'a qu'à jouir des bienfaits de la foi. Prêtres, religieux et fidèles, nous faisons une même armée : les uns sont les chefs, les autres sont les sol-

dats ; tous ont un égal intérêt au progrès de l'action catholique ; les obligations sont les mêmes, la façon de les remplir seule diffère. Il faut donc intéresser les fidèles à l'œuvre capitale des vocations : qu'ils donnent des prières, qu'ils augmentent les ressources pécuniaires, qu'ils cèdent de bon cœur les enfants que la Providence leur demandera.

Il est vrai de dire cependant que l'obligation de susciter des vocations s'impose principalement aux prêtres de paroisse et aux éducateurs chrétiens.

Aux prêtres de paroisse.

On ne peut toucher une œuvre sociale, sans que le clergé de paroisse s'y trouve intéressé. C'est par lui en effet que l'Église atteint la société, qu'elle lui communique ses biens, qu'elle prend part à toutes ses souffrances. Ce serait presque banal de répéter ici que le clergé est en grande partie responsable, par son inaction ou ses maladresses, des progrès de l'irrégion ; qu'il doit être le facteur principal de la grande régénération sociale que nous espérons. Un célèbre ministre protestant n'est-il pas allé jusqu'à dire que, si le prêtre catholique voulait être ferme, la France ne se dépeuplerait pas ? Quoi qu'il en soit de la thèse générale de l'influence du clergé, il est certain que l'action du prêtre de paroisse peut être très profonde et très efficace dans le recrutement des vocations. Voyez de quelle façon.

N'est-ce pas lui qui entre le plus immédiatement en contact avec les familles chrétiennes, et à qui il

appartient de faire régner au foyer la paix, la vertu, l'esprit de foi, l'amour de l'Église, le zèle des œuvres, en un mot tous les éléments qui constituent le milieu favorable à l'éclosion des vocations ?

N'est-ce pas lui qui donne à la masse des enfants les premières notions de la foi, qui façonne ces petites âmes au moment précis où elles prennent la forme qui durera toute la vie, qui inspire les premiers sentiments de la vertu morale et du désintéressement ? Dans ces premières révélations du Christ et de l'Église, n'a-t-il pas toute facilité d'exercer sur les âmes pures et nobles cette bienheureuse séduction qui gagne des vies entières au dévouement ?

N'est-ce pas lui qui visite les plus intimes replis de toutes les consciences, qui connaît les mystères des prédestinations divines sur les âmes, qui peut préserver du mal ou ramener au bien par la pénitence ? Avec la science qu'il a du secret des cœurs, avec la puissance d'action qui lui est donnée sur les vies, c'est à lui qu'il appartient de décider qui est appelé de Dieu, c'est à lui qu'il appartient d'orienter les âmes dans la voie où la Providence a marqué leur destinée.

Le prêtre possède jusqu'à la conscience des maîtres eux-mêmes. Il infuse dans leurs âmes, par les sacrements et par sa parole, la vie apostolique. A lui de les mettre en état de remplir avec zèle toutes leurs obligations ; à lui de leur rappeler sans cesse les devoirs de leur charge. Là où les maîtres rencontrent de saints directeurs, ils se sanctifient : leur sainteté devient féconde dans l'œuvre des vocations.

Aux éducateurs.

L'œuvre repose, en effet, pour une grande part, sur les éducateurs. J'ai dit plus haut quels intérêts les obligent d'y travailler : je dirai plus loin avec quelle efficacité ils peuvent s'y appliquer. Qu'il suffise d'affirmer ici que *tous*, sans aucune exception, doivent y mettre la main.

Cette sollicitude est sans doute principalement l'affaire des supérieurs. Mais comme ils ne peuvent rien sans le concours de leurs professeurs, il faut que tous les maîtres s'en préoccupent. N'est-ce pas du reste un fait indéniable, que l'âme des enfants est surtout aux mains de leur professeur ? Le professeur manquerait à son devoir si, à cette âme dont il dispose comme le potier de l'argile qu'il pétrit, il n'infusait que les sciences humaines : il doit aussi l'imprégner de foi chrétienne ; il doit aussi l'animer de ce zèle qui détermine dans les âmes les vocations apostoliques.

Dans une institution, comme dans une machine compliquée, tous les rouages ont une grande importance, quoique tous n'exécutent pas le même ouvrage. A côté des maîtres qui enseignent, il y a les surveillants, les aides, etc... Je voudrais que personne ne se crût désintéressé dans la question qui nous occupe. Toute charge, si humble qu'elle soit, importe à la marche régulière de l'ensemble. Tout employé d'école ou de collège, si effacé que paraisse son emploi, participe au bien qui se fait. A celui qui

n'agit point par la parole, ne reste-t-il pas d'ailleurs la force active de la prière et de la pénitence ?

Que personne donc ne se croie dispensé de travailler à cette œuvre à cause de la nature du terrain qu'il cultive. Il n'est pas de sol si stérile où les soins assidus du laboureur ne puissent faire naître et mûrir quelques bons épis. De même, il n'est pas de région si ingrate, si infidèle, qui ne puisse fournir des vocations.

L'expérience est, sur ce point comme partout, pleine d'enseignements. Telle paroisse qui, sous un pasteur indifférent, n'avait fourni aucune vocation sacerdotale, voit bientôt surgir, sous l'action d'un prêtre zélé, de nombreuses et fortes vocations. Dans tel collège, il était inouï qu'il sortît un prêtre ou un religieux : la direction change, l'esprit chrétien se ranime, et, aussitôt, chaque année voit cueillir une petite moisson d'âmes pour l'apostolat.

D'où vient que tout change dès que les hommes changent ? Souvenez-vous de ce que nous avons dit sur la part de l'homme. Dieu a semé partout des germes de vocation : il n'en lève que là où le travail de l'homme permet aux desseins de Dieu d'aboutir. Aussi dirai-je sans crainte : « Si les vocations pullulent autour de vous, bénissez le ciel, et soyez rassuré sur l'éducation que vous donnez ; si le sol reste aride et infructueux, désirez-vous de vous-même et cherchez en quoi pèche votre ministère. »

CHAPITRE II

DES MOYENS

DE FAIRE NAÎTRE DANS LES ENFANTS L'ATTRAIT
DE LA VOCATION

Je prie le lecteur de bien saisir la pensée qui va diriger tout ce chapitre. Je ne parle point des enfants qui ont déjà été reçus dans les petits séminaires et les noviciats : pour eux, le premier pas est fait, puisqu'ils ont exprimé formellement le désir du sacerdoce ou de la vie religieuse. Plus loin nous verrons comment il faut consolider et développer en eux la vocation. — Il s'agit ici des enfants qui n'ont encore manifesté aucune velléité de ce genre : ce sont les enfants de nos écoles, de nos patronages, de nos catéchismes, de nos collèges. Quels moyens devront prendre les maîtres pour faire naître dans quelques-unes de ces âmes l'amour de la vie sacerdotale ou religieuse ?

Ne perdons point de vue qu'il s'agit d'une œuvre toute surnaturelle, où Dieu doit avoir la première et la plus grande part. Il n'est donc point permis d'user de moyens purement humains : excluons toute pression exercée sur les enfants, toute sollicitation, toute séduction produite par l'appât d'avantages qui ne seraient pas surnaturels. Dieu ne peut bénir cette action indiscreète. De ces âmes trompées ou violen-